

ANNEXE 2 : lettre d'Arthur à Quentin – DEUTSCH Xavier, *Les garçons*, Paris, L'école des loisirs, 1990, (Médium), pp. 138-141

« Hey Quentin.

Tu vas voir ce que je t'écris. Il n'y a que toi, qu'Alice et toi. Je pourrais dire She Said et Frédéric. Mais soit. Oublier. Je voudrais te montrer ceci, je veux que tu parviennes à voir ceci.

Ce matin je ne serai plus là. Je veux dire : là, ici. Je serai encore, mais ailleurs. Je me taille simplement parce que j'ai quelque chose à vérifier.

Traverser la vie c'est équivalent à grimper une gigantesque falaise de vent. Chaque pouce de pris est un pouce plus respirable que le pouce du dessous. C'est ça qu'on cherche : trouver des respirables, et plus on grimpe, plus on respire, plus on s'approche du soleil, plus on se tanne la face au grand feu du bout du ciel. Et pour finir, c'est grillé, on claqué.

Je me demande un peu comment c'est.

Bon. Nous tous sommes des montgolfières : plus on lâche du lest, plus on est léger, on peut gagner des centimètres en or, passer de couche d'atmosphère en couche d'atmosphère, de plus en plus haut. Tu vois, la vie n'est qu'une question de pesanteur. Disons que c'est comme ça mais en plus difficile. Parce que : en quoi ça consiste, lâcher du lest, perdre du poids ? C'est tout abandonner, j'imagine, tout perdre. Rien garder. Tu sais, ce sont des choses que je crois mais je ne suis pas certain. Il faut que j'expérimente ça, que j'aperçoive un petit morceau du fond de la nuit pour voir comment s'y colore cette qualité particulière de lumière. Ce sera léger, comme au-delà de la limite.

En revenant il faudra changer la vie, terriblement rouge. Heurter les caissons des limites. Notre univers manque de folie. Tu sais, la noire, la terrible folie forte qui a cassé des poitrines dans les siècles d'avant. Il faut accrocher du soleil de force dans l'endroit où des milliards de nuits ont labouré nos cernes. En dessous des yeux, tu vois, Quentin ? Les yeux. C'est quelque chose de sacré, les yeux.

Voir un tout petit peu, et puis revenir. En principe, revenir. Ecoute, c'est idiot mais je préfère prévoir : si je ne revenais pas, Quentin, je te jure, ce serait un accident. J'ai envie de revenir, d'être encore là, de revoir les copains et la maison Rimbaud.

Je n'ai pas encore très peur. Il est 6 heures ce matin, je n'ai rien à signaler.

Ce que je fais c'est tout le contraire d'être intellectuel. Je n'aime pas les intellectuels. Ils se réfugient dans leur tête parce que leur peau a peur du froid. Moi aussi ma peau a peur du froid. Ça ne fait rien, je dois y aller quand même, mais cet immonde salaud gris, le matin, a justement choisi mon jour pour se lever dans les couleurs d'Hiroshima. Tu as vu le ciel ? Dans un sens, c'est logique.

Hum. Voilà, Quentin. Parle avec Alice mais, aux autres, ne dis que cela : qu'ils ne s'inquiètent pas. Vraiment. Qu'ils ne s'inquiètent pas.

Si vraiment, au cas où je ne revenais pas, tu diras à Nicolas qu'il garde mes Blueberry.

A bientôt, je t'assure. »